

CINÉMA

BLANCHE ET MARIE

Aux armes citoyennes!

■ Hiver 1941. La France occupée. Les hommes dans le maquis. La Gestapo fourrée partout... Toc toc toc, ouvrez, police! Achtung...

Encore un film sur la Résistance? Eh oui! Et tourné par Jacques Renard, qui n'était pas au monde à la Libération. D'où il sort, ce Renard? Caméraman de Rivette pour *Céline et Julie vont en bateau*, et de Jean Eustache (*Une sale histoire*). Réalise un premier film, *Monsieur Albert*, avec Philippe Noiret en 1976. Puis travaille pour la télévision. *Blanche et Marie* est donc, sauf erreur, son deuxième long métrage.

Pourquoi l'a-t-il tourné? Pour montrer, dit-il, le rôle des femmes dans la Résistance. Pas les super espionnes, ni les super héroïnes. Des femmes simples, pour qui le premier réflexe était de dire au mari maquillard : «penses à nous, penses aux enfants.» Mais une fois engagées elles aussi, d'une volonté, d'un courage! Et muettes sous la torture! Sans elles, les hommes

n'auraient pas tenu jusqu'à la Libération.

Blanche, c'est Miou-Miou. Un mari, trois enfants. Un quatrième en route. Emouvante, Miou-

SERGE DUSSAULT

Miou. Le ton juste. Grâce à elle, j'oublie le petit côté patriote et pleurnicheur du film. Marie, c'est Sandrine Bonnaire. Encore adolescente. Pere résistant à qui elle lance : «Je ne veux pas que la France devienne une colonie boche!» Une dégourdie, une fonceuse. Risquent toutes les deux leur peau. Les hommes tombent autour d'elles. Blanche et Marie encassent tout. Jusqu'à la victoire.

Bien mené, le récit. Avec un suspense savamment entretenu : qui sera pris, qui sera fusillé? Il

n'y avait pas que la Gestapo. Il y avait aussi la police française. Pire, peut-être, que les Allemands. Dans *Blanche et Marie*, c'est elle qui torture. Comme c'était elle — vous vous souvenez? — qui faisait la rafle des juifs dans *Les guichets du Louvre* de Mitrani.

Si le film de Jacques Renard a une utilité, une actualité, c'est de nous rappeler que toutes les guerres s'accompagnent de torture. Les Allemands en France, les Français en Algérie, les Américains à My Lai... Je pense au petit film de Stanislav Gutierrez, *Illustres inconnus*, que vous avez peut-être vu au dernier Festival des films du monde : la répression, la torture, l'assassinat politique, un peu partout dans le monde. Aujourd'hui. Une journée comme une autre... Je me dis : oui, mais chez nous... jamais! Et c'est alors aux Ordres de Michel Brault que je pense.

BLANCHE ET MARIE, de Jacques Renard, Cinéma Outremont.



Miou-Miou, dans « Blanche et Marie », de Jacques Renard.

LE PARC DES SALLES DE CINÉMA

Silence, on ferme!

■ Les spectateurs s'étaient déguisés jeudi soir pour célébrer l'Halloween au Seville. La projection de *Rocky horror picture show* représente une tradition dans cette salle de l'ouest de la rue Sainte-Catherine. C'est bien fini maintenant. Sitôt après cette projection, le cinéma ferma ses portes. Définitivement. La semaine précédente, sans tambour ni trompette, une autre institution vieillie de 23 ans, le cinéma de la Place Ville-Marie, avait posé le même geste.

Ces fermetures en douce de salles de cinéma sont devenues monnaie courante au Québec depuis quelques années. La percutante étude de Michel Houle publiée cet été dressait le triste bilan de la situation. Entre 1974 et 1985, nous apprenait cette étude, le nombre d'écrans au Québec est passé de 371 à 286, soit une diminution de 22 p. cent.

Il est ici question, notons-le bien, d'écrans et non de salles. Le phénomène de la diminution du parc des salles durant la période déjà mentionnée a en effet été en bonne partie tempéré sinon maîtrisé par la transformation, durant la même période, des salles survivantes en complexes multisalles.

Analysée en fonction des salles, l'étude de Michel Houle prend des allures encore plus inquiétantes. Il existait en effet 345 établissements cinématographiques en 1974 contre seulement 177, onze ans plus tard. La perte, cette fois, n'est plus de 22 p. cent mais bien de près de 50 p. cent.

Même à Montréal

Jusqu'ici, le mouvement s'était surtout concentré dans les salles de quartier ou de province. On peut donc s'étonner que le phénomène frappe désormais au cœur même de Montréal, dans l'artère jugée vitale de la rue Sainte-Catherine.

Un porte-parole des Cinémas Unis dont plusieurs salles du centre-ville ont fermé leurs portes ces dernières années déclarait cette semaine ne pas s'inquiéter outre mesure de cette situation. Interrogé sur la disparition des deux salles de la Place Ville-

Marie, M. Don Drisdell tenait des propos rassurants.

« Nous avons toujours programmé ces deux salles avec des films d'un caractère plus particulier, faisait-il remarquer. Ce genre de film est devenu une rareté dans



le marché anglophone. L'assistance dans ces deux salles ne cesse pas de baisser. Comme le bail que nous avions avec la Place Ville-Marie arrivait à échéance, nous avons décidé de ne pas le renouveler. »

Le circuit Cinémas Unis compte 22 écrans dans le centre-ville encore réservés à une programmation en anglais. Par opposition, son parc de salles destinées à des films en français se limite à sept dans le même secteur, c'est-à-dire les cinq du Parisien et les deux de l'Élysée. (Le Capitol, à l'est de la rue Sainte-Catherine, ne présente pratiquement que des films en anglais).

À ces salles, il faut prévoir l'addition de deux nouveaux écrans, actuellement en construction dans le projet Faubourg Sainte-Catherine, justement à proximité du Seville qui vient de fermer ses portes. Prévue pour cette année, l'ouverture de cette salle a toutefois été repoussée à l'automne 1986. Le circuit Cinéplex Odéon logera quatre nouveaux écrans à la même enseigne.

Ça rénove en grand!

On peut se demander si les salles encore en activité seront en mesure de résister à cette vague de fermetures. Ces dernières pourraient-elles n'être que le tribut à payer pour rajeunir notre parc de salles? D'une façon plus lapidaire, qu'est-ce qu'une bonne salle de cinéma au Québec en 1985?

Pour tenter de répondre à cette question, il faut faire une tournée des salles récemment rénovées.

L'Outremont, par exemple, déjà équipé en stéréo Dolby 35mm, s'est donné cet été une nouvelle toilette en changeant tous ses fauteuils. De leur côté, les circuits Cinémas Unis et Cinéplex Odéon sont en voie de généraliser l'usage du système stéréo Dolby dans pratiquement toutes leurs salles.

Les Cinémas Unis comptent déjà dans la région de Montréal sept salles équipées en 70mm Dolby en plus d'une douzaine en 35 Dolby. Odéon prévoit d'avoir complété d'ici 1987 la transformation de toutes ses salles, au moins en 35 Dolby et se débarrasser en douce de ses équipements Kintek. Quatre salles de ce circuit sont présentement équipées en 70 Dolby et neuf sont dotées de 35 Dolby.

Quant aux propriétaires indépendants, après des décennies d'inertie, ils viennent presque tous ensemble de se lancer dans une vague endiablée de rénovations. Ça rénove en grande à Joliette, à Sainte-Adèle, à Lévis, à Drummondville et ailleurs.

La raison de ce branle-bas s'explique sans doute par un nouveau programme mis sur pied par la Société générale du cinéma. Ce programme destiné aux entreprises québécoises a été littéralement pris d'assaut. Selon Robert Meunier de la SGC, 28 salles ont pu bénéficier de ce programme et la SGC leur a versé \$750 000 dans les douze derniers mois. L'organisme québécois s'engage à défrayer jusqu'à 50 p. cent des projets qui répondent à ses propres critères, avec un maximum de \$70 000.

C'est en grande partie grâce à ce programme qu'une nouvelle salle a pratiquement vu le jour dans trois villes différentes du Québec le 10 octobre dernier.

A Montréal, c'était le Millieu, l'ex-Verdi, qui avait été rebaptisé il y a quelques années le New Yorker. A Sherbrooke, on inaugura la Maison du cinéma dans ce qui s'est déjà appelé le Capri. Enfin, à Victoriaville, on procéda à aussi en grandes pompes à l'inauguration du nouveau Laurier.



Ken Ogata, dans « Mishima ».

MISHIMA, MACARONI ET HOLD-UP

La mort d'un samouraï

■ Le suicide rituel de Yukio Mishima, le 25 novembre 1970, accompagnant un *seppuku* (ou *harakiri*) en présence de militaires réunis dans leur caserne, a contribué pour beaucoup à attirer

LUC PERREAU

l'attention de cet écrivain japonais en Occident. Déjà admiré par avoué du cinéaste Ozu, le réalisateur américain Paul Schrader a déclaré qu'il pourrait avoir inventé un personnage de la trempe de Mishima s'il n'avait pas déjà existé.

Il avait, dit-il, le sentiment de vivre dans une cage, incapable de toucher ou d'être touché. Pour lui, l'art constituait l'une des plus importantes formes de communication. Mais l'art n'a pas fonctionné plus pour lui. Pour se sentir exister, il a été obligé d'aller jusqu'à la limite extrême de ses fantasmes.

Dernier descendant des samouraïs, dont il partageait le code de l'honneur et une idéologie qu'on peut bien, de l'extérieur, qualifier de fasciste, Mishima n'acceptait pas comme Ozu le Japon moderne. Son refus, chez lui, a pris l'apparence d'un geste à portée politique, un affront pour tout le Japon. On compte peu de précédents d'un suicide comme le sien préparé avec une telle minutie et commis en public avec un tel sang froid.

Le Mishima de Schrader raconte cette fin. Mais l'action se trouve entrecoupée d'éléments biographiques (en noir et blanc) et d'extraits (en couleur) de l'œuvre de Mishima mis en scène avec des acteurs. Comme une œuvre didactique, le film s'organise en quatre chapitres présentés dès le début par une table des matières: 1) la beauté, 2) l'art, 3) l'action et 4) l'harmonie de la plume et de l'épée.

La rigueur de cette construction, la richesse des décors (d'Eiko Ishioka), la simplicité de la musique (signée Philip Glass) font de *Mishima* une œuvre intéressante mais peut-être un peu trop scolaire. Il manque de la vie à cette biographie. Chaque fois que Schrader s'engage sur un moment de la vie de Mishima qu'on sent important, on le voit aussitôt changer de niveau et se réfugier dans un de ses livres. Il est vrai que la veuve de Mishima lui a interdit de tourner certains passages de cette œuvre. Schrader a été, notamment, obligé de gommer certains éléments de la vie de Mishima, son homosexualité, par exemple.

Malgré ces réserves, *Mishima* reste un film à voir.

La dolce vita

Après *La Nuit de Varennes et Le Bal*, *Macaroni* marque chez Ettore Scola un retour à un cinéma à caractère plus national, même si, paradoxalement, 90 p. cent de ce film a été tourné en anglais.

Tout s'y passe en Italie, à Naples, plus précisément. Le récit est centré sur un Américain (Jack Lemmon) que ses affaires amènent dans ce pays. Un inconnu (Mastrola) l'aborde. Cet homme lui apprend qu'il a failli être son beau-frère. Mais l'Américain ne veut rien savoir. Petit à petit, il sera amené à revivre son séjour à Naples en 1945 en libérateur yankee. Et, petit à petit, il redécouvrira la richesse de ces gens simples qui, depuis 40 ans, n'ont pas cessé de le vénérer.

On songe à un film de Billy Wilder, *Avanti* tourné lui aussi en Italie et qui portait sur le même thème: la transformation d'un Américain au contact de la dolce vita italienne. Mais *Macaroni* est loin d'être le meilleur film de

Scola. On y sent des longueurs et un sentimentalisme qui, à la fin, tourne carrément au mélodrame. En plus, j'ai vu ce film dans de très mauvaises conditions: un mauvais cadrage éliminait presque tous les sous-titres et la tête des personnages. De quoi s'arracher les cheveux.

Bébel boîte

A part le fait qu'il a été tourné à Montréal et qu'il mise énormément sur la couleur locale, il n'y a pas grand chose à dire de *Hold-Up*, pur produit abatard du système des coproductions.

Trois complices dévalisent une banque. Rien de très neuf là-dedans. Tout est dans la méthode qu'un Belmondo, en chef du trio, improvise avec ses tics habituels. A ses côtés, Guy Marchand dans un rôle peu convaincant. Seule, la mignonne Kim Cattrall m'a paru moins conventionnelle, plus imprévisible.

Le centre d'attraction — on l'a vu au moment du tournage — reste Belmondo. On le force ici à se déguiser en clown pour faire passer son numéro d'acteur qui ne vieillit pas. Même s'il reste toujours aussi intrépide, il n'a plus vingt ans. Il l'a appris à ses dépens dans la cascade la plus spectaculaire du film: grimpé sur le toit d'un autobus, il s'accroche à un avion qui passe. On ne le voit pas faire sa chute dans le film. Mais quelque part, *Hold-Up* boîte...

MISHIMA, de Paul Schrader, au Capitole.

MACARONI, d'Ettore Scola, au Palace 6.

HOLD-UP, d'Alexandre Arcady, aux Greenfield 3, Laval 5, Parisien 1 et Verges 1.



La nouvelle salle de cinéma Laurier à Victoriaville.

photo Denis Courville, LA PRESSE

Salle tout usage

J'étais à l'inauguration du Laurier. L'ex-ministre des Affaires culturelles, M. Clément Richard, s'y trouvait également de même que toute une brochette de représentants du monde du cinéma. On a pu juger de visu de la qualité de ce nouvel équipement par la projection en première à Victoriaville de *Carmen de Rosi*.

Les caractéristiques du nouveau Laurier ont de quoi épater le cinéphile le plus exigeant. D'abord, l'intérieur a été complètement refait, redécoré et doté, notamment, d'une «piste d'atterrissement» lumineuse qui guide les spectateurs dans les deux allées du cinéma. De nouveaux fauteuils plus confortables et plus dégagés ont remplacé les anciens, faisant passer la capacité de la salle de 730 à 892 places.

Pour aller plus loin, on note la présence d'un nouvel écran ultramoderne avec cadre transformable. Côté sonore, on peut désormais compter sur un système Dolby 35mm complet avec sa douzaine de hauts-parleurs répartis tout autour de la salle.

Pour compléter le tout, un nouveau lobby plus accueillant a été aménagé.

Les transformations du Laurier feront l'orgueil de tous les propriétaires de cinémas du Québec. Paul Gendron en est particulièrement fier. La transformation et la nouvelle toilette de sa salle représentent des dépenses de \$250 000. À lui seul, le système Dolby a coûté \$50 000.

Pour ce propriétaire de cinéma, l'exploitation cinématographique dans une ville de la taille de Victoriaville ne répond pas aux mêmes critères qu'une salle équivalente dans le centre-ville de Montréal ou de Québec. Il lui apparaît, par exemple, impensable de programmer uniquement des films au Laurier. Figurent donc aussi au programme des spectacles de variétés et des pièces de théâtre. À ces différents services doit s'ajouter, selon lui, la présence d'un vidéoclub. Le siège existe depuis quelques années déjà et ses opérations se font instantanément grâce à l'utilisation du code numérique. À l'étage supérieur du cinéma loge un ordinateur qui, en plus d'en-

registrer l'ensemble des transactions, permet de dresser une foule de statistiques intéressantes sur les cassettes en circulation.

«D'après moi, soutient Gendron, les cinémas comme le mien devront se transformer en centres comme le Laurier. Il va falloir inclure les spectacles et la vidéo à ces centres. On ne peut pas sortir de là.»

Il caresse même le projet d'ajouter deux mini-salles de cinéma au Laurier de même qu'un espace réservé uniquement au théâtre. Quant à la participation de la SGC à la rénovation du parc des salles, il estime qu'elle devrait passer à \$1,5 million par année pour répondre à la demande.

«Que le gouvernement nous aide à mettre des équipements en place, dit-il, et après, on va s'arranger.»

On a envie de crier Bravo devant cette effervescence. Mais, quand on songe à la vitesse avec laquelle notre parc de salles est en train de fondre, on peut se demander si toute cette vague de rénovation n'arriverait pas un peu tard.